

CHAPITRE II

PREMIÈRES IMMIGRATIONS EN ITALIE

Nul récit, nulle tradition ne fait mention des plus anciennes migrations de la race humaine en Italie. L'antiquité, là comme partout ailleurs, croyait les premiers habitants sortis du sol. Laissons au naturaliste à décider, dans sa science, de l'origine des diverses races, et de leurs rapports physiques avec les climats qu'elles ont traversés. L'histoire n'a pas d'intérêt, pas plus qu'elle n'en a le pouvoir, à rechercher si la population originaire d'une contrée a été autochtone, ou si elle est venue d'ailleurs. Ce qu'elle doit tenter de retrouver, ce sont les couches successives des peuples qui se sont superposés sur le sol. Par là seulement, et en remontant aussi loin que possible en arrière, il lui sera donné de constater les étapes de toute civilisation quittant son berceau pour parcourir sa carrière de progrès, et d'assister à l'anéantissement des races mal douées ou incultes sous l'alluvion de celles marquées au coin d'un plus haut génie.

L'Italie est tout à fait pauvre en monuments de l'époque primitive, différant notablement en cela d'avec

d'autres contrées, illustres au même titre. A en croire les recherches des antiquaires allemands, l'Angleterre, la France, l'Allemagne du Nord et la Scandinavie auraient été occupées, avant les migrations des peuples indo-germaniques, par un rameau de la branche *tchoude*¹, par un peuple nomade encore peut-être, vivant de la chasse et de la pêche, fabriquant ses instruments usuels avec la pierre, les os ou l'argile, se parant avec des dents d'animaux ou des bijoux d'ambre, ignorant l'agriculture et le travail des métaux. Dans l'Inde aussi, les migrations indo-germaines rencontrèrent devant elles une population de couleur brune et moins accessible à la culture. Mais vous cherchiez en vain en Italie les vestiges d'une nation autochtone dépossédée de son ancienne demeure, tandis qu'on rencontre encore ceux des Lapons et des Finnois dans les contrées celtiques et germaniques, ou ceux des races noires dans les montagnes de l'Inde. Vous n'y trouveriez pas davantage les débris d'une nation primitive éteinte, ces squelettes, singulièrement conformés, ces tombeaux, ces salles de banquet appartenant à l'*âge de pierre* de l'antiquité germanique. Rien jusqu'ici n'est venu faire croire à l'existence en Italie d'une race antérieure à l'âge de l'agriculture, et du travail des métaux. S'il était vrai qu'il y ait jamais eu dans ce pays une famille humaine appartenant à l'époque première de la civilisation, à celle où l'homme vit encore à l'état sauvage, cette famille n'a laissé d'elle absolument aucun témoignage, si mince qu'il puisse être.

Les races humaines ou les peuples appartenant à un type individuel, constituent les éléments de la plus

¹ Ou appartenant à la grande famille boréale dite *ongrienne*, et venue des steppes européen-asiatiques du Nord. (V. MAURY, *la Terre et l'Homme*. Paris, 1857, p. 381.)

ancienne histoire. Parmi ceux que l'on trouve en Italie plus tard, les uns, comme les *Hellènes*, sont certainement venus par immigration ; les autres, comme les *Brutiens* et les habitants de la *Sabine*, procèdent d'une dénationalisation antérieure. En dehors de ces deux groupes, nous entrevoyons encore un certain nombre de peuplades, dont l'histoire ne nous apprend pas les migrations, mais que nous reconnaissons *à priori* pour immigrées, et qui assurément ont subi du dehors une atteinte profonde à leur nationalité primitive. Quelle a été cette nationalité ? C'est à la science de le rechercher et de le dire. Tâche impossible, d'ailleurs, et dont il faudrait se hâter de désespérer, si nous n'avions pour guides d'autres indications que le ramas confus des noms de peuples, et des vagues traditions soi-disant historiques, puisées dans les maigres esquisses de quelques voyageurs plus éclairés, et dans des légendes sans valeur, conventionnellement rassemblées ou fixées, et le plus souvent contraires au sens vrai de la tradition et de l'histoire. Une source seule nous reste, d'où nous puissions tirer quelques documents, partiels sans doute, mais du moins authentiques : nous voulons parler des idiomes primitifs des populations assises sur le sol de l'Italie, dès avant les commencements de l'histoire. Constitués au jour le jour avec la nation à laquelle ils appartenaient, ces idiomes portaient trop bien l'empreinte du progrès et de la vie pour pouvoir être jamais totalement effacés par les civilisations postérieures. De toutes les langues italiennes, il n'en est qu'une qui nous soit entièrement connue ; mais il reste assez de débris des autres pour fournir à la science des éléments utiles. A la faveur de ces données, l'historien discerne encore entre les races italiennes les différences et les affinités, et le degré même de parenté des idiomes et des races. La philologie enseigne donc qu'il a existé en Italie trois

racés primitives, les *Japyges*, les *Etrusques*, et les *Italiotes* (c'est le nom que nous réservons au troisième groupe) ; et ceux-ci, à leur tour, se divisent en deux grandes branches, l'une se rattachant à l'idiome latin, l'autre au dialecte des *Ombriens*, des *Marses*, des *Volsques* et des *Samnites*.

Des Japyges nous ne savons que peu de chose. A l'extrémité sud-est de l'Italie, dans la péninsule *messapienne* ou *calabraise*, on a retrouvé des inscriptions assez nombreuses, écrites dans une langue toute particulière, et aujourd'hui disparue¹, débris certains de l'idiome japyge, que la tradition affirme avoir été totalement étranger à la langue des Latins et à celle des Samnites. De plus, à en croire aussi des traces assez fréquentes, et d'autres indications non dépourvues de vraisemblance, la race et la langue de ce peuple ont aussi primitivement fleuri en Apulie. Nous sommes d'ailleurs assez renseignés sur les Japyges pour les distinguer nettement des autres Italiotes ; mais quelle serait la place de leur nationalité ou de leur langue dans l'histoire de la famille humaine ? c'est ce que nous ne saurions affirmer. Les inscriptions qui leur appartiennent n'ont point été déchiffrées, et ne le seront sans doute jamais. Leur idiome toutefois semble remonter vers la source indo-germanique ; témoins leurs formes *génitives* *AIHI* et *IHI*, correspondant à l'*ASYA* du sanscrit, à l'*oio* du grec. D'autres indices, l'usage par exemple des *consonnes aspirées*, l'absence complète des lettres *m* et *t* dans les terminaisons, établissent entre le dialecte japyge et les langues latines une notable différence, et le font au contraire se rapprocher en cela des langues helléniques. Cette parenté même semble

Japyges.

¹ Citons deux inscriptions tombales, afin d'en donner une idée, du moins pour l'oreille : « *teotoras artahaihi benmarrihino*, » ou encore : « *Dazihonas platorrhii bollihi*. »

350 av. J.-C.

150 av. J.-C.

attestée encore par deux faits : d'une part, on lit souvent dans les inscriptions les noms de divinités appartenant à la Grèce ; et, de l'autre, tandis que l'élément italiote a opiniâtrément résisté aux influences helléniques, les Japyges, au contraire, les ont acceptées avec une facilité surprenante. Au temps de Timée (vers l'an 400 de Rome), l'Apulie est décrite encore comme une terre barbare ; au VI^e siècle, sans le fait d'aucune colonisation directe par les Grecs, elle est devenue grecque à peu près complètement, et le rude peuple messapien laisse voir aussi les marques d'une semblable transformation. Nous croyons d'ailleurs que la science doit provisoirement arrêter ses conclusions à cette sorte de parenté générale ou d'affinité élective entre les Japyges et les Grecs ; en tous cas, il serait téméraire d'affirmer que la langue des Japyges n'a été qu'un rude idiome appartenant à la branche hellénique. Il conviendra d'ajouter tout système jusqu'à la découverte de documents plus concluants et plus sûrs¹. Cette lacune nous cause après tout peu de regrets : quand l'histoire ouvre ses pages, déjà nous voyons cette race à demi éteinte descendre à jamais dans l'oubli. Absence de ténacité, fusionnement facile avec d'autres nations, tel est le caractère des Japyges : joignez-y la position géographique de leur contrée, et vous tiendrez pour vraisemblable

¹ On est allé jusqu'à admettre aussi l'existence d'une affinité quelconque entre l'idiome des Japyges et l'albanais moderne ; mais les points de comparaison sur lesquels s'appuie une telle doctrine sont vraiment en petit nombre et peu significatifs. Que si cette affinité de race était jamais reconnue ; que si, d'une autre part, les Albanais, qui, comme les Hellènes et les Italiotes, appartiennent à la souche indo-germanique, n'étaient qu'un débris de ces anciens peuples helléno-barbares, dont les traces fourmillent dans toute la Grèce, et surtout dans la région nord, il faudrait conclure de là que les races antéhelléniques devraient être aussi classées parmi les antéitaliques, sans que pour cela on dût aussitôt dire que les Japyges seraient venus en Italie par la voie de la mer Adriatique.

qu'ils ont été sans doute les plus anciens immigrants, ou les autochthones historiques de la Péninsule. Les premières migrations des peuples ont eu lieu par les voies de terre, cela est certain : et l'Italie elle-même, avec ses côtes étendues, n'aurait été accessible par mer qu'à des navigateurs habiles, comme il n'y en avait point alors. Nous savons qu'au temps d'Homère encore, elle était totalement ignorée des Hellènes. Les premiers immigrants seraient donc venus par l'Apennin ; et de même que le géologue sait lire tous leurs soulèvements dans les couches des montagnes, de même le critique peut hardiment soutenir que les races refoulées au bout de l'Italie en ont été les plus anciens habitants. Or, tel est le lot échu aux Japyges ; ils occupent, quand l'histoire les rencontre, la pointe extrême sud-orientale de la contrée.

Quant à l'Italie centrale, si loin que la tradition remonte, on la trouve habitée par deux peuples, ou plutôt par deux groupes d'un même peuple, dont la place dans la grande famille indo-germanique se détermine mieux que celle des Japyges. Ce peuple, nous l'appellerons *Italien* par excellence : c'est sur lui que se fonde essentiellement la grandeur historique de la Péninsule. Il se divise en deux branches : celle des *Latins* et celle des *Ombriens*, avec leurs rameaux méridionaux des *Marses*, des *Samnites*, et des peuplades issues des *Samnites*, depuis l'ère historique. L'analyse de leurs idiomes, à tous, démontre qu'ils n'ont formé jadis qu'un seul et même anneau dans la chaîne des Indo-Germains, et qu'ils ne s'en sont séparés qu'assez tard, pour aller constituer ailleurs le système un et distinct de leur nationalité. On remarque tout d'abord dans leur alphabet la consonne *aspirante* toute spéciale *f*, qu'ils possèdent en commun avec les Étrusques, mais par laquelle ils se distinguent des races helléniques, hellénico-barbares, et aussi même

Italiotes.

de celles parlant le sanscrit. En revanche, les aspirées proprement dites leur sont primitivement inconnues, quand les Grecs et les Étrusques en font constamment usage, ces derniers mêmes ne reculant pas devant leurs sons les plus rudes. Seulement, les Italiens les remplacent par l'un de leurs éléments, tantôt par la consonne moyenne, tantôt par l'aspiration simple *f* ou *h*. Les aspirées plus délicates, les sons *s*, *v*, *j*, dont les Grecs s'abstiennent le plus qu'ils peuvent, se maintiennent presque inaltérés dans les langues italiques, et parfois même y reçoivent certains développements. Elles ont aussi cela de commun avec quelques idiomes grecs et l'étrusque, qu'elles retranchent l'accent, et arrivent ainsi souvent à la destruction des *désinences*; mais elles vont moins loin dans cette voie que le second, et elles y vont plus loin que les premiers. Si cette loi des éliminations des *finales* s'observe à un degré démesuré chez les Ombriens, il faut dire que cet excès n'est point un résultat propre à leur langue, et qu'il dérive d'influences étrusques plus récentes, qui se sont de même, mais plus faiblement, fait sentir à Rome. Par cette raison encore, dans les langues italiques, les voyelles brèves sont régulièrement supprimées à la fin des mots; les longues disparaissent fréquemment aussi; et, quant aux consonnes, tandis qu'elles persistent à cette même place dans le latin et lesamnite, l'ombrien les élimine encore. De plus, le verbe du mode *moyen* n'a laissé que peu de vestiges dans les idiomes italiques: il y est suppléé par un *passif* tout particulier en *r*. Les *temps* y sont formés, pour la plupart, à l'aide des racines *es* et *fu* ajoutées au mot principal; tandis que les Grecs, grâce à leur *augment* et à la richesse de leurs terminaisons vocales, ont presque toujours pu se passer des *verbes auxiliaires*. Comme l'*éolien*, les dialectes italiques n'usent pas du *duel*; ils ont, en revanche, toujours, l'*ablatif* que les Grecs ont

perdu, et quelquefois même le *locatif*. Avec leur logique droite et nette, ils se refusent, dans la notion du *multiple*, à séparer le *duel* et le *pluriel* proprement dits, conservant d'ailleurs, avec soin, tous les rapports des mots selon les inflexions de la phrase. Notons enfin, dans l'italique, une forme toute particulière, inconnue même au sanscrit, celle du *gérondif* et du *supin*: nulle langue, à cet égard, n'a jamais poussé aussi loin la transformation du *verbe* en *substantif*.

Ces quelques exemples, choisis dans une foule de phénomènes identiques, démontrent l'individualité bien tranchée de l'idiome italique, comparé à toute autre langue indo-germaine. Ils font voir que, par le langage, les Italiotes sont les proches parents des Hellènes, comme ils en sont les proches voisins géographiques: on peut dire des deux peuples qu'ils sont frères. Avec les *Celtes*, les *Germaines* et les *Slaves*, leur affinité va, au contraire, s'éloignant. Cette unité primitive des races et des idiomes grecs et italiques semble, d'ailleurs, s'être de bonne heure révélée clairement à chacune des deux nations. Nous trouvons chez les Romains le vieux mot d'origine incertaine, *Graius* ou *Graicus*, servant à désigner les Hellènes; et, de même chez les Grecs, par une désignation analogue, le mot Ὀπίκος (*Opique*) s'applique à toutes les races latines ou samnites connues d'eux, les *Japyges* et les *Étrusques* laissés en dehors.

A son tour, le latin, dans le système italique, se distingue nettement des dialectes ombro-samnites. De ceux-ci, d'ailleurs, nous ne connaissons guère que deux idiomes, l'ombrien et le samnite ou l'osque; et notre science encore est-elle, à leur égard, fort hésitante et pleine de lacunes. Quant aux autres, ou bien comme le volsque ou le marse, ils ne nous ont transmis que de trop minces débris pour qu'il nous soit possible de constater leur individualité même, ou de leur assigner un classement

Rapports entre
les Italiotes
et les Grecs.

Rapports
entre les Latins
et les Ombro-
Samnites.

quelconque avec un peu de sûreté ou d'exactitude; ou bien, comme le *sabin*, ils se sont totalement perdus, sauf peut-être quelques traces légères d'*idiotismes* conservés dans le latin provincial. Il suffira d'affirmer, en toute certitude, en s'appuyant sur les faits historiques et philologiques, que tous ils ont appartenu au groupe ombro-samnite, et que celui-ci, à son tour, plus voisin du latin encore que du grec, n'en avait pas moins son caractère et son génie tout particuliers. Dans les *pronoms*, et souvent aussi ailleurs, l'ombro-samnite met le *p* là où le romain emploie la lettre *q* (exemple: *pis*, pour *quis*), phénomène qui se retrouve dans toutes les langues sœurs, et tardivement séparées. C'est ainsi qu'au *p* celtique, bas-breton et gallois, se substitue le *k* dans le gaélique et l'irlandais. Le système des voyelles offre aussi ses particularités. Les dialectes latins, ceux du Nord surtout, altèrent les *diphthongues*, qui demeurent presque entières dans les dialectes du Sud: dans les composés, le romain affaiblit aussi la voyelle fondamentale qu'il conserve si fortement ailleurs. Les autres idiomes de sa famille ne l'imitent point en cela. Chez ceux-ci, le *génitif* des *noms* en *a* se termine en *as*, comme chez les Grecs: à Rome, la déclinaison perfectionnée est en *æ*. Les noms en *us* finissent leur *génitif* en *eis* chez les Samnites, en *es* chez les Ombriens, en *ei* chez les Romains. Pendant qu'il demeure en pleine vigueur dans les autres dialectes italiques, le *locatif* tombe peu à peu en désuétude à Rome; enfin, le latin seul a le *datif* du pluriel en *bus*. L'*infinitif* ombro-samnite en *um* est étranger aux Romains; et pendant que les Osques et les Ombriens ferment leur *futur*, comme les Grecs, au moyen de la racine *es* (*her-est*, en grec λέγ-στω), les Romains encore semblent l'abandonner tout à fait, et lui substituent l'*optatif* du verbe simple *fuo*, ou ses formations analogues (*ama-bo*). Souvent, d'ailleurs, et, par exemple,

pour les désinences des *cas*, la diversité n'existe dans les dialectes que quand ceux-ci se sont développés chacun dans sa voie: aux débuts, ils concordent.—Constatons donc: la langue italique a sa place toute indépendante à côté de la langue hellénique; puis, dans son sein même, le latin et l'ombro-samnite se comportent entre eux comme l'ionien et le dorien; enfin, l'osque, l'ombrien et les dialectes analogues sont les uns aux autres, à leur tour, ce que sont entre eux les dialectes doriens de la Sicile et de Sparte.

Toutes ces formations idiomatiques ont été les produits et les témoins d'un grand fait historique. Ils conduisent en effet à affirmer avec toute certitude, qu'à un jour donné, il est sorti de la contrée, mère commune des peuples et des langues, une grande race, comprenant tout ensemble les aïeux des Grecs et des Italiens; qu'un autre jour ceux-ci ont pris une direction séparée; puis, qu'ils se sont ensuite divisés en Italiotes orientaux et occidentaux; puis, qu'enfin, le rameau oriental a projeté d'un côté, les Ombriens, et de l'autre les Osques. Où, quand ont eu lieu ces séparations? les langues ne l'enseignent point. La critique la plus hardie tente à peine de pressentir des révolutions dont elle ne peut suivre le cours, et dont les premières remontent sans nul doute jusqu'aux temps antérieurs à la grande migration, qui fit passer les cols de l'Apennin aux ancêtres des peuples italiotes. Du moins la philologie, sainement et prudemment étudiée, nous fait assez exactement connaître à quel degré de culture étaient arrivés ces peuples, au moment même ou ils quittèrent leurs frères; et par là elle nous fait assister aux commencements de l'histoire, qui n'est autre chose que le tableau progressif de la civilisation humaine. Le langage, à de telles époques, est en effet l'image vraie et l'interprète des succès obtenus; c'est en lui que les révolutions des arts, des mœurs, dé-

posent tous leurs secrets : archive vivante où l'avenir ira encore chercher la science, quand la tradition directe des temps passés se sera évanouie.

Civilisation
indo-
germanique.

Les peuples indo-germaniques ne formaient qu'un seul corps et parlaient encore la même langue, alors que déjà ils avaient conquis une certaine civilisation ; et leur vocabulaire, dont la richesse était en rapport avec leurs progrès, formait un trésor commun où chacun d'eux puisait selon des lois précises et constantes. Nous n'y trouvons pas seulement l'expression des idées simples, de l'être, de l'action, la perception des rapports (*sum, do, pater*) ; c'est-à-dire l'écho des premières impressions que le monde extérieur apporte à la pensée de l'homme ; nous y rencontrons aussi un grand nombre d'autres mots impliquant une certaine culture, tant par les radicaux eux-mêmes que par les formes que l'usage leur a déjà données. Ces mots appartiennent à toute la race, et sont antérieurs soit à des emprunts faits au dehors, soit aux effets du développement simultané des idiomes secondaires. C'est ainsi qu'à cette époque si reculée, les progrès de la vie pastorale chez les peuples nous sont attestés par des dénominations invariables, servant à désigner les animaux devenus domestiques : le *gâus* du sanscrit est le *boûs* des Grecs, le *bos* des Latins. On dit en sanscrit *ovis, avis* en latin, *ὄvis* en grec ; et dans le même ordre, nous avons encore les mots comparés, *acvas, equus* et *ἵππος* ; *hânsas, anser, χήν* ; *âtis, anas, νῆσσα*. De même encore les mots latins *pecus, sus, porcus, taurus, canis* sont du pur sanscrit. Ainsi donc, déjà la race à laquelle est due la fortune morale de l'humanité depuis les temps d'Homère jusqu'à l'ère actuelle, avait franchi le premier âge de la vie civilisée, l'époque de la chasse et de la pêche : elle cessait d'être nomade et entrait dans les habitudes sédentaires d'une culture meilleure. Pourtant il ne serait point sûr d'affirmer que l'agriculture ait été

dès lors trouvée. La langue semblerait même attester le contraire. Les noms gréco-latins des céréales ne se retrouvent point dans le sanscrit ; sauf le grec *ζεῖ*, et le sanscrit *yavas*, qui désignent l'orge chez les Indiens, l'épeautre (*triticum spelta*) chez les Grecs. Non que de cette concordance remarquable dans les noms d'animaux d'une part, et de cette dissemblance absolue dans ceux des plantes utiles, il faille nécessairement conclure à la non-possession par la race indo-européenne des éléments d'une agriculture commune. Les migrations et l'acclimatation des plantes sont en effet, dans les temps primitifs, bien plus difficiles que celles des animaux : puis la culture du riz par les Indiens, celle du froment et de l'épeautre par les Grecs et les Romains, et celle du seigle et de l'avoine par les Germains, peuvent fort bien se rattacher à un ensemble de connaissances pratiques appartenant originairement à la race mère. D'un autre côté la même appellation, donnée par les Indiens et les Grecs à une graminée, fait voir seulement qu'avant la séparation des peuples, ceux-ci recueillaient et mangeaient déjà l'orge et l'épeautre croissant à l'état sauvage dans les plaines de la Mésopotamie ; mais elle ne prouve pas qu'ils les aient spécialement cultivés¹. Ne tranchons donc rien témérairement ; mais notons encore un certain nombre de mots également empruntés au sanscrit, et qui, dans leur acception toute générale sans doute, se rattachent pourtant à une culture déjà avancée. Tels sont : *agras*, la plaine, la campagne : *kûrnu*, mot à mot, le trituré, ou le broyé : *aritrâm*, le gouvernail, ou le navire : *venas*, la chose agréable, et surtout la boisson

¹ Au nord-est d'Anah, sur la rive droite de l'Euphrate, poussaient à l'état sauvage l'orge, le froment et l'épeautre (Alph. DE CANDOLLE, *Géographie politique raisonnée*, t. II, p. 934). L'orge et le froment, indigènes en Mésopotamie, sont mentionnés par l'historien babylonien Bérosee. (V. *George le Syncelle*, éd. de Bonn, p. 50.)

agréable. L'antiquité de ces mots est certaine; mais leur sens spécial n'a point encore apparû : ils ne signifient pas encore le *champ labouré* (*ager*), le *grain* pour moudre (*granum*), l'instrument qui sillonne le sol comme le vaisseau sillonne les flots (*aratrum*), et le jus de la grappe (*vinum*). Ce n'est qu'après la dispersion des peuples qu'ils reçoivent leur acception définitive; de là les différences que présentera celle-ci chez les diverses nations : le *kúrnu* du sanscrit désignera tantôt le *grain* à moudre, et tantôt même la *Pierre à moudre*, la *meule* (*quairnus*, en gothique, *girnós*, en lithuanien). Tenons-le donc pour vraisemblable, le peuple indo-germain primitif n'a pas connu l'agriculture proprement dite; ou s'il en a su quelque chose, elle n'a joué, dans sa civilisation, qu'un rôle sans importance. Elle n'a jamais été pour lui ce qu'elle fut, plus tard, en Grèce et chez les Romains; autrement sa langue en eût conservé des traces plus profondes. — Mais déjà les Indo-Germains s'étaient construit des huttes et des maisons (*dam(as)*, lat. *domus*, gr. *δομος*; *veças*, lat. *vicus*, gr. *ὄχος*; *dvaras*, lat. *fores*, gr. *θύρα*) : ils ont construit des bateaux à rames; ils ont le mot *nâus* (lat. *navis*, gr. *ναῦς*) pour désigner l'embarcation; le mot *aritrâm* (gr. *ἔρετρος*, lat. *remus*, *tri-res-mus*) pour désigner la rame. Ils connaissaient l'usage des chars; ils attelaient les animaux comme bêtes de trait et de course. *L'akshas* du sanscrit (*essieu* et *char*) correspond au latin *axis*, au grec *ἄξων*, *ἄμαξα*; et le joug se dit en sanscrit *jugam* (lat. *jugum*, gr. *ζυγόν*). Le vêtement se désigne en sanscrit, en grec et en latin de la même manière, *rastra*, *vestis*, *ἔσθής*. *Siv* en sanscrit, *suo* en latin, veulent dire *coudre*; de même que *nah*, sansc.; *neo*, lat.; *νήθω*, gr. Toutes les langues indo-germaines offrent de semblables points de comparaison. L'art du tissage, en revanche, n'existait peut-être point encore; du moins rien ne le

prouve¹. Mais les Indo-Germains savaient user du feu, pour la cuisson des aliments; du sel, pour l'assaisonnement des mets : ils travaillaient enfin les métaux que l'homme a les premiers utilisés pour s'en faire des ustensiles ou des ornements. Le cuivre (*æs*), l'argent (*argentum*), l'or même peut-être, ont leurs dénominations spéciales en sanscrit; celles-ci, à leur tour, n'ont pu naître chez ces peuples avant qu'ils eussent appris à séparer les minerais et à les employer. Enfin, le mot sanscrit *asis* (lat. *ensis*) indique l'usage des armes en métal.

L'édifice de la civilisation indo-européenne repose sur la base de notions et d'usages également contemporains de ces époques primitives. Tels sont les rapports établis entre l'homme et la femme; la classification des sexes, le sacerdoce du père de famille; l'absence d'une caste sacerdotale exclusive, ou de castes séparées; l'esclavage à l'état d'institution légale; les jours légaux et publics, et la distinction entre la nouvelle et la pleine lune. Quant à l'organisation positive de la cité, et au partage du pouvoir entre la royauté et les citoyens; quant à la prééminence entre les races royales et nobles, en face même de l'égalité absolue appartenant à tous, ce sont là autant de faits plus récents, en tous pays.

La science et la religion portent aussi la trace de l'antique communauté des origines. Jusqu'au nombre *cent*, les nombres s'appellent de même : (sanc. *çatam*,

¹ On a bien voulu rattacher les mots *vies*, *vimen*, du latin, à un radical primitif, qui serait aussi celui du mot *weben* (en allem., *tisser*) et de ses similaires; mais tout au plus les premiers avaient-ils, avant la séparation des groupes hellénique et italique, la signification générale de *tresser*; ce n'est que plus tard, vraisemblablement, que le sens plus spécial, se référant au *tissage*, leur aura été ajouté par le mouvement séparé des idiômes, dans chaque contrée. Toute ancienne qu'elle est, la culture du lin ne remonte point jusqu'aux temps primitifs. Si les Indiens ont connu cette plante, ils n'en ont jamais fait, même de nos jours, qu'extraire l'huile. Quant au chanvre, les Latins l'ont cultivé plus tard encore que le lin; du moins, leur mot *canabis* a tout l'aspect d'un emprunt assez récent.

ékaçatam; lat. *centum*; gr. *έκατον*; goth. *hund*) : la lune tire son nom de ce fait, qu'elle sert à mesurer le temps (*mensis*). La notion de la divinité (sansc. *dévos*; lat. *deus*; gr. *θεός*), les plus anciennes conceptions religieuses, et les images mêmes des phénomènes naturels sont déjà dans le vocabulaire commun de ces peuples. Le ciel est pour eux le père des êtres : la terre est leur mère. Le cortège solennel des dieux, qui, montés sur des chars, se transportent d'un lieu à un autre, par des routes soigneusement unies; la vie des âmes dans l'empire des ombres, après la mort, sont aussi des croyances ou des conceptions qui se retrouvent dans l'Inde, dans la Grèce, en Italie. Le nom des dieux est souvent le même sur les bords du Gange, de l'Ilissus et du Tibre. L'*Ouranos* grec est le *Varounas* des Indiens : le *Djûspitâ* des Védas correspond à *Zeus*, *Jovis pater* ou *Diespiter*. Telle création de la mythologie grecque est demeurée une énigme, jusqu'au jour où l'étude des anciens dogmes de l'Inde est venue jeter sur elle une lumière inattendue. Les vieilles et mystérieuses figures des Erinnyes ne sont point filles de la poésie grecque; elles sont venues du fond de l'Orient avec le flot des émigrants. Le lévrier divin *Saramâ*, qui garde pour le souverain du ciel les troupeaux dorés des étoiles et des rayons solaires, qui ramène aux étables où on les trait les vaches célestes, les nuages nourrissants de la pluie, qui enfin conduit aussi les morts pieux dans le monde des bienheureux, se transforme chez les Grecs en fils de *Saramâ*, *Saraméyas* (l'*Hermeias* ou l'*Hermès*). Et vraiment, n'est-ce point là qu'on pourrait trouver la clef de la légende du vol des bœufs du Soleil; peut-être même celle de la légende latine de Cacus, où il ne faudrait plus rien voir qu'un vague ressouvenir poétique et symbolique du naturalisme de l'Inde?

Civilisation
gréco-italique.

Tout ce que nous venons de dire de la civilisation

indo-européenne avant la séparation des peuples, appartient davantage à l'histoire universelle de l'ancien monde : mais le sujet même de ce livre nous impose la tâche de rechercher plus particulièrement à quel point en étaient arrivées les nations gréco-italiques, lorsqu'elles se séparèrent à leur tour. Étude assurément importante, et qui, prenant sur le fait la civilisation italienne à son début, fixe en même temps le point de départ de l'histoire nationale de la Péninsule.

On se souvient que, suivant toute probabilité, la vie des Indo-Germains a été purement pastorale, et qu'ils connurent à peine l'usage de quelques graminées encore sauvages. De nombreux vestiges attestent, au contraire, que les Gréco-Italiotes ont cultivé les céréales, et peut-être même déjà la vigne. Nous ne parlerons pas de la communauté de leurs pratiques agricoles; c'est là un fait trop général pour qu'on en puisse déduire la communauté des origines nationales. L'histoire nous signale en effet d'incontestables rapports entre l'agriculture indo-germanique et celle des Chinois, des Araméens et des Égyptiens; il est certain pourtant que tous, ils n'ont aucune parenté de race avec les Indo-Germains, ou que, du moins, ils ne se seraient séparés d'avec eux qu'à une époque bien antérieure à l'invention de la culture rurale. Les races douées d'un certain génie ont de tout temps, autrefois et aujourd'hui, échangé entre elles les instruments et les plantes agricoles. Quand les annalistes chinois font remonter l'agriculture de leur pays à l'introduction, à une certaine date, de cinq espèces de céréales, par un roi qu'ils nomment; leur récit n'est autre chose que l'expression frappante du fait tout général de la propagation des procédés de la primitive agriculture. Agriculture commune, alphabet commun, emploi commun des chars de combat, de la pourpre, de certains ustensiles ou de certains ornements,

Agriculture.

tout cela prouve le commerce international, mais nullement l'unité originaire des peuples. En ce qui touche les Grecs et les Romains, et malgré les rapports suffisamment connus qui existent entre leurs deux civilisations, il serait absolument téméraire de soutenir que l'agriculture chez les seconds, pas plus que l'écriture et la monnaie, aurait été importée de chez les premiers. Nous n'y méconnaissons pas pourtant les nombreux points de contact, la communauté même des plus anciens termes techniques (*ager*, ἀγρός; *aro*, *aratrum*, ἀρόω, ἀροτρον; *ligo*, rapproché de λαχάινω; *hortus*, χόρτος; *hordeum*, χροθή; *milium*, μελίνη; *rapa*, ῥαφανίς; *malva*, μελάχη; *vinum*, οἶνος). Nous voyons aussi ces ressemblances se produire jusque dans la forme de la charrue, qui est la même sur les monuments anciens de l'Attique et de Rome; dans le choix des céréales primitives, le millet, l'orge, l'épeautre; dans l'emploi de la faucille pour couper les épis; dans le battage des grains foulés par le bétail sur l'aire unie; enfin même jusque dans leurs préparations alimentaires (*puls*, πῶλτος; *pinso*, πίσσω; *mola*, μῶλη); la cuisson du pain au four est de date plus récente, et nous voyons dans le rituel romain figurer seulement la pâte, ou la bouillie de farine. La vigne a de même précédé en Italie les premiers contacts de la civilisation grecque : aussi les Grecs ont-ils appelé cette terre *Oenotrie* (Οἰνωτρία, pays du vin), et cela, ce semble, dès l'arrivée de leurs premiers immigrants. On sait aussi de science certaine que la transition du régime pastoral nomade au régime de l'agriculture, ou plutôt que la fusion de tous les deux, pour s'être effectuée après le départ des Indo-Germains de la patrie d'origine, remonte cependant à une date antérieure à la division du rameau italo-hellénique. A cette même époque les deux peuples se confondaient avec d'autres encore dans une seule et grande famille : et la langue de leur civilisation, tout à fait étrangère à

celle des rameaux asiatiques de la même souche indo-germaine, renferme des mots communs aux Romains, aux Hellènes, aux Celtes, aux Germains, aux Slaves et aux Lettes ¹.

Faire dans les mœurs et dans la langue le partage de ce qui a appartenu à tous ces peuples, ou de ce qui a été la conquête propre à chacun d'eux, constitue la plus épineuse des tâches : la science n'a pu descendre encore tous les échelons, et suivre tous les filons de la mine : la critique philologique commence à peine ; et l'historien trouve plus souvent commode d'emprunter le tableau des anciens temps aux muettes pierres de la légende, au lieu d'aller fouiller les couches fécondes des idiomes primitifs. Contentons-nous, en ce moment, de bien marquer la différence des caractères de l'époque gréco-italique d'avec ceux de l'époque antérieure, alors que la famille indo-germaine réunissait encore tous ses membres. Constatons dans une vue d'ensemble l'existence des rudiments d'une civilisation à laquelle les Indo-Asiatiques sont demeurés étrangers : lot commun au contraire de tous les peuples de l'Europe, et que chacun de leurs groupes, les Helléno-Italiques, les Slavo-Germains ont agrandi

¹ *Aro*, *aratrum*, se retrouvent dans *aran*, ou *eren* selon quelques dialectes (*labourer*), et dans *erida*, de l'idiome germanique primitif; dans les mots slaves *orati*, *oradlo*, dans ceux lithuaniens *arti*, *arimnas*, dans ceux celtiques *ar*, *aradar*. — A côté de *ligo*, cf. *rechen*; à côté de *hortus*, cf. *garten* en allem. — *Mola*, en latin, se dit *mühle* en allem., *mlyn* en slavon, *malunas* en lithuanien, *malin* en celtique. — Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons admettre qu'il ait été un temps où les Hellènes, dans toutes les contrées de la Grèce, aient uniquement vécu de la vie pastorale. La richesse en bétail, en Grèce et en Italie, bien plus que la propriété foncière, a sans doute été le point de départ, et l'intermédiaire de la richesse privée; mais il n'en faut point conclure que l'agriculture ne soit née que plus tard. Il est vrai seulement qu'elle a commencé par la communauté des terres. Ajoutons qu'avant la séparation des races, il n'y a pas eu d'agriculture proprement dite : l'élevé du bétail y entra toujours pour une proportion variable suivant les localités, mais, en tous cas, bien plus grande que dans les temps postérieurs.